

PAGE, CHRISTIAN. *À la recherche des reliques saintes*. Laval, Guy Saint-Jean Éditeur, 2022, 384 p. ISBN 978-2-89827-075-8

Bertrand Bergeron

Volume 21, 2023

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1107049ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1107049ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Société québécoise d'ethnologie

ISSN

1703-7433 (imprimé)

1916-7350 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Bergeron, B. (2023). Compte rendu de [PAGE, CHRISTIAN. *À la recherche des reliques saintes*. Laval, Guy Saint-Jean Éditeur, 2022, 384 p. ISBN 978-2-89827-075-8]. *Rabaska*, 21, 267–272.
<https://doi.org/10.7202/1107049ar>

de la Révolution tranquille. Avant celle-ci, l'imaginaire amoureux ne laissait guère de place à la romance. Le commentaire de Jean Larose, que rapporte J.-S. Marsan, ne laisse aucun doute sur le sujet : « L'extraordinaire, c'est qu'il [Louis Hémon] ait symbolisé l'existence même du Canada français par la renonciation d'une jeune femme à la passion amoureuse » (p. 21). Quelques décennies après *Maria Chapdelaine*, les téléromans reproduisaient ce schéma narratif. « *Les belles histoires des pays d'en haut* (1956-1970, d'après le roman *Un homme et son péché* de Claude-Henri Grignon) a fait de "la princesse à délivrer" un autre thème de prédilection. [...] Ici s'arrête le conte. Le bel Alexis, le prince charmant potentiel, ne fera rien pour reconquérir Donald. La princesse ne sera jamais délivrée. Mais au moins tout le monde aura compris : jamais plus de martyr ! Voilà l'enjeu du téléroman au Québec, écrit [Jean-Pierre] Desaulniers en 1996 » (p. 164).

À tout prendre, l'*Histoire populaire de l'amour au Québec* ne se présente pas comme le fruit d'une recherche historique, mais comme une synthèse qui a bénéficié des résultats de sources variées. En cela, elle est nécessaire. Elle dresse un panorama d'ensemble attrayant et bien informé qui n'a d'autre objectif que de donner le goût d'en savoir davantage. Pour ceux qui n'y verront pas l'intérêt, elle aura été l'occasion d'une mise au point utile, pour les autres, un désir d'approfondissement de notre passé, celui qui a fait ce que nous sommes et qui déterminera ce que nous serons. *Notre maître le passé*, en somme.

BERTRAND BERGERON

Saint-Bruno en Lac-Saint-Jean

PAGE, CHRISTIAN. *À la recherche des reliques saintes*. Laval, Guy Saint-Jean Éditeur, 2022, 384 p. ISBN 978-2-89827-075-8.

Mon rapport avec les reliques remonte à mon enfance : le chanoine Alphonse Tremblay, curé de mon village, offrit à la dévotion de ses ouailles une relique de sainte Anne à l'occasion de sa fête. Elle était enfermée dans une lunule vitrée munie d'un anneau que l'abbé glissa à l'un de ses doigts afin de nous la faire toucher du bout des lèvres. Après chaque contact, le prêtre essayait le petit reliquaire. La cérémonie fut menée rondement et chacun put retourner chez lui, l'âme rassérénée d'avoir été mise en contact avec un fragment de la sainte mère de Marie.

Des années plus tard, l'occasion me fut donnée de renouveler cette expérience. Entre le 9 et le 15 juin 2017, l'Ermitage Saint-Antoine de Lac-Bouchette (Lac-Saint-Jean) accueillait, venues directement de Padoue (Italie), les reliques de son saint patron. Il s'agissait en fait d'un morceau de peau et de

quelques cheveux prélevés sur la dépouille du saint homme lors de l'ouverture de son cercueil en 1981. Au cours de cet événement, je me suis mêlé à la foule des fidèles venus se recueillir en présence de ces objets sacrés soit par pure dévotion, soit en quémandeurs, saint Antoine s'étant fait une spécialité posthume de retrouver les objets perdus et, dans la majorité des cas présents, il s'agissait davantage de perte de santé que d'objets égarés. J'étais éloigné de toute velléité d'enquête participante. Je souhaitais tout simplement communier avec cette ferveur unanime qui animait ceux qui s'étaient déplacés pour cette occasion unique. Mais communier n'interdit pas d'observer.

Pour les sceptiques et les militants de la laïcité, les reliques relèvent du fétichisme, étiquette commode qui dispense de sonder l'état d'esprit de ceux qui s'adonnent à ce culte. D'ailleurs, combien parmi ceux qui s'affichent comme libérés de toute croyance religieuse ne collectionnent-ils pas des objets ayant appartenu à des célébrités? Par leur matérialité même, les reliques de saint Antoine invitaient à dépasser les apparences afin de plonger dans cet essentiel invisible aux yeux, pour reprendre les propos d'un autre Antoine, de Saint-Exupéry celui-là. Pour l'assistance, il n'y avait pas de doute raisonnable sur leur authenticité, mais adhésion totale et sincère. En somme, ce que je crois, je le sais toujours, et ce que je sais, qu'ai-je donc besoin d'y croire? Fossé insondable qui départage la foi qui croit sur parole et la raison qui sait par la cause. Les reliques de saint Antoine ne posent aucun problème d'authenticité, nulle rupture dans la chaîne de possession n'est à déplorer depuis 1231, date de la mort de leur propriétaire. Ici, la matérialité ne met pas à mal la croyance qui n'a pas à se demander si les reliques sont vraies.

Les reliques de saint Antoine de Padoue n'intéresseront jamais Christian Page puisqu'elles ne soulèvent aucun problème de filiation. Il ne fréquente pas les chemins balisés par les vérités établies, il cherche plutôt à établir la vérité sur des cas problématiques qui relèvent du surnaturel par lui désigné sous l'appellation de paranormal. Journaliste soucieux des faits, enquêteur méticuleux, chroniqueur bien informé, animateur passionné, Christian Page évolue au cœur d'une nébuleuse particulièrement encombrée où les catégories se bousculent et se substituent allègrement les unes aux autres, parce que le discours scientifique ne parvient pas à leur imposer sa rigueur démonstrative, abandonnant l'avant et l'arrière-scène à la rhétorique argumentative qui se satisfait de sa propre logique souvent autoréférentielle. Pour nous en tenir aux catégories qui tentent d'expliquer le côté obscur et irrationnel de la réalité, retenons le merveilleux, le surnaturel essentiel ou modal, le préternaturel, le fantastique qui offrent le visage biface du dieu Janus : l'avertourné vers le réel, le revers vers le fictif ou le fictionnel.

Christian Page se tient – du moins le tente-t-il avec une remarquable constance –, du côté de la réalité. Sa démarche s'apparente à la zététique ou au pyrrhonisme tout en laissant deviner une posture *ad ignorantiam* : il veut bien se laisser convaincre du contraire, mais à condition qu'on le lui prouve. Homme de terrain, il n'hésite jamais à se rendre sur les lieux des diverses manifestations qui ébranlent nos certitudes, fouille dans les archives pour en extirper les témoignages concomitants, se documente abondamment aux sources écrites, interroge les témoins quand ils sont encore vivants ou ceux qui les ont connus et ont recueilli leurs confidences. Son but avoué : ramener le paranormal au normal même au prix d'un accommodement à son caractère dérangeant en l'insérant dans ses normes partout observables.

Ses enquêtes empruntent principalement trois voies : paranormalité, ufologie, théories du complot. Chaque sujet est déconstruit pièce par pièce jusqu'à laisser apparaître sa cause efficiente quand c'est possible, auquel cas le paranormal ne relève plus que de l'étrange qu'on pourrait définir de manière lapidaire : incroyable, mais pourtant vrai. Henri Broch adopte la même démarche dans *Devenez sorciers, devenez savants*, où il démontre de manière scientifique et pratique que tout un chacun possède la capacité de se déplacer sur un lit de braise incandescente pieds nus sans se brûler contrairement à la croyance populaire. Il paie de sa personne en se livrant à cet exercice tout en lisant le livre qu'il vient à peine de publier. Seule mise en garde de sa part : il y a peu de chance de se brûler, mais si on se brûle, on se brûle bien. Cet exemple, pour étonnant qu'il soit, illustre de manière éclatante la grande entreprise de « désenchantement du monde » (Max Weber) opérée par les avancées de la science. Christian Page se limite aux faits vérifiables et quantifiables, et quand ces derniers, parvenus au terme d'une kyrielle de faits antécédents, lui faussent compagnie sans lui proposer de solution acceptable, force lui est de constater que le phénomène, s'il n'échappe pas à l'observation, laisse perplexe quant à son mode de production : la causalité naturelle doit-elle céder la place négativement à une causalité surnaturelle donnant à penser, ainsi que le décrit Joseph de Tonquédec dans son *Introduction à l'étude du merveilleux et du miracle*, qu'il existe des « phénomènes, extérieurement vérifiables, qui peuvent suggérer l'idée qu'ils sont dus à l'intervention extraordinaire d'une cause intelligente autre que l'homme », ou devons-nous suspendre notre jugement jusqu'à ce que la science parvienne à colmater la fissure dans l'édifice des lois naturelles, leur redonnant ainsi leur légitimité ? Moment d'hésitation qui n'est pas sans rappeler la description que Tzvetan Todorov (*Introduction à la littérature fantastique*) propose du fantastique : hésitation en équilibre instable entre une solution naturelle et une solution surnaturelle. Une fois cet équilibre rompu dans un sens ou dans l'autre, nous

basculons soit dans l'étrange, soit dans le merveilleux pur. Le fantastique a été dissous par cette décision.

Christian Page explore donc un champ d'investigation familial aux ethnologues qui s'intéressent à l'imaginaire légendaire. Si les deux disciplines (journalisme, ethnologie) diligent des enquêtes rigoureuses dans des démarches parfois parentes, leur finalité est pourtant tout autre même si elles partagent leurs résultats. Le journaliste veut élucider des cas qui passionnent le public en laissant les faits parler d'eux-mêmes par souci d'objectivité, alors que l'ethnologue entreprendra sa quête en explorant les modalités de la croyance qui ont conduit à tel ou tel type de narration légendaire et tentera d'en dégager la signification pour l'imaginaire collectif. Il faut lire *À la recherche des reliques saintes* avec cet arrière-plan intellectuel.

On aurait tort, cependant, de passer sous silence un fait capital dans lequel les critiques et les commentateurs n'osent s'aventurer par crainte d'être suspectés de biais cognitif. Les sujets traités dans ce livre s'inscrivent dans un univers catholique qui encadre les manifestations de la croyance qu'il laisse circuler auprès de ses fidèles dans le but de conforter son magistère. La religion catholique repose tout entière sur un événement fondateur qui en constitue, au sens fort, le mythe d'origine : la transsubstantiation, c'est-à-dire la présence réelle du corps et du sang du Christ sous les apparences du pain et du vin après la consécration. Cet élément est si fondamental qu'il peut servir à démarquer qui est ou non de foi catholique, à telle enseigne que le *Catéchisme des provinces ecclésiastiques de Québec, Montréal et Ottawa*, à la question 259, somme les croyants de se soumettre à cet impératif catégorique par un acte de foi pur et sans concession. L'injonction ne peut être plus explicite : « Il faut croire non à ce que nous disent nos yeux, mais à ce qu'enseigne l'Église ». Le miracle de l'eucharistie, qui relève du surnaturel essentiel en ce qu'il échappe à toute observation scientifique, abolit le temps et transforme les croyants en contemporains de la Dernière Cène et leur fait vivre le déroulement du psychodrame christique. Plus que simples témoins, ils en deviennent les participants. Ne pas adhérer à la transsubstantiation revient à s'exclure de la foi catholique dont c'est le dogme central. En corollaire, toute une série de pratiques culturelles et magico-religieuses en découlent qui font en sorte que la religion catholique implique l'ensemble de la sensorialité humaine, attendu que nos sens sont des interfaces matérielles par lesquelles transite tout un monde de sensations immatérielles qui imprègnent et mobilisent l'affect : boire (le vin), manger (l'hostie), voir (la dramaturgie religieuse), entendre (la musique sacrée), toucher (les objets sacrés) qui engendrent, comme par nécessité, le culte des reliques. Ces dernières manifestent par leur existence même la présence de l'invisible au cœur du visible transmué par la foi. Il ne faut donc pas s'étonner que tout ce qui touche de près à la personne physique

de Jésus soit l'objet d'une intense dévotion d'autant plus que l'ascension l'a soustrait au regard de ses fidèles. Une force les habite, un mana mystérieux et contagieux. Christian Page parle de «transfert de reliques» (p. 77), cette propriété qu'elles possèdent de se multiplier par simple contact, analogue à la magie sympathique en vigueur dans l'univers de la superstition. Cette particularité explique qu'on puisse honorer plusieurs reliques qui revendiquent toutes leur caractère unique. On sera moins surpris d'apprendre qu'il existe de nombreux prépuces de Jésus – on en compte jusqu'à neuf! – chacun se prévalant du statut d'unicat, ce qui doit laisser perplexe plus d'un croyant éclairé devant cette abondance inexplicable pour un seul homme même bien pourvu par la nature, perplexité alimentée par la présence de morpions dans la tunique d'Argenteuil. S'y retrouvent également des traces de sang de type AB qui ont permis de dresser un profil ADN partiel du propriétaire : «probablement un Juif du Moyen-Orient» (p. 126).

À la recherche des reliques saintes, pour revenir à notre sujet, est la version livresque d'une série de reportages fort bien menés diffusés par la chaîne Canal Évasion (DVD, 2011). Treize sujets sont abordés : deux relèvent de l'Ancien Testament (l'arche d'alliance et l'arche de Noé), le premier prenant davantage figure de mentéfact que d'artéfact, son existence n'étant avérée que par le témoignage vétérotestamentaire, le second tirant sa réalité de la même source scripturaire et d'une forme plus ou moins fantasmée située au mont Ararat. Neuf reliques proviennent de la biographie de Jésus (la robe de Trêves, la sainte lance, la tunique d'Argenteuil, le saint Graal, le saint suaire de Turin, l'ossuaire de Jésus, le voile d'Oviato, la couronne d'épines, le *Titulus Crucis*) et les deux derniers (le sang de saint Janvier et la tilma de Guadalupe) ressortissent à l'univers découlant du catholicisme.

Cette série d'articles plus ou moins indépendants les uns des autres propose un itinéraire mystique, un circuit touristique religieux, voire un pèlerinage, l'auteur n'hésitant pas à se présenter sur les lieux pour examiner de ses yeux les diverses reliques qui attirent les foules désireuses de consolider leur foi, à consulter les experts et les conservateurs. En bon guide, Christian Page situe géographiquement l'artéfact concerné, décrit l'objet, son réceptacle (le reliquaire), son lieu de conservation et en dresse l'historique en suivant, autant que faire se peut selon l'état de la documentation, le chemin qui l'a conduit jusqu'à sa résidence définitive, questionnant au passage les résultats des expertises scientifiques. Les verdicts implacables de la science qui soumet les reliques de nature organique à l'analyse du carbone 14 sont désastreux et contredisent les indices dont l'accumulation, à l'instar de la preuve circonstancielle, pointe vers la réalité de l'artéfact. Ainsi en est-il du suaire de Turin qui présente un luxe de détails qui valident irrésistiblement son authenticité pourtant réfutée par la datation au carbone 14.

Le maillon faible de toutes ces investigations n'en demeure pas moins la chaîne de possession aux maillons éparpillés. Les aléas de l'histoire ont été désastreux pour le continuum archivistique.

Pour chaque relique, Christian Page nous livre un état des lieux complet tel que le permettent nos connaissances actuelles et il est presque impossible d'envisager qu'un jour l'archéologie apporte des lumières inédites et concluantes sur celles-ci. Le lecteur, et le chercheur d'ailleurs, se retrouve devant une aporie : un état d'indécision incommode. Il lui faut choisir : faire un acte de foi en se ralliant à l'autorité de la tradition, ou rejeter ces artefacts comme des faux que la mentalité populaire accrédite de bonne foi pour conforter ses espérances et donner un sens à l'existence. S'offre également à lui, à la toute fin, une alternative : choisir de ne pas choisir et réserver son jugement jusqu'à plus ample informé.

Christian Page, et c'est tout à son honneur, ne se départit jamais de sa rigueur journalistique. Ses articles, bien que fouillés, s'adressent, par le style vif et coloré et sa clarté, autant aux lecteurs curieux qu'aux spécialistes, notamment ceux qui s'intéressent aux légendes. Et qu'importe qu'il soit abordé sous l'angle légendaire ou journalistique, un fait qui ressortit à l'une ou l'autre démarche n'est pas un fait réservé en soi. Chacun y apporte son éclairage selon son propre regard. Page ne condamne pas ceux qui croient en la réalité de ces reliques, il y décèle plutôt cette « foi du charbonnier » qui se moque des contradictions pourvu que leur univers en reçoive un supplément de cohérence. Leur foi s'agrège à cette ferveur séculaire transmise indéfectiblement jusqu'à nos jours pour former ce tissu social qu'on nomme parfois nature humaine. La route des reliques nous ménage des découvertes fascinantes à chacune de ses étapes. Il serait dommage de la suivre en détournant le regard.

BERTRAND BERGERON

Saint-Bruno en Lac-Saint-Jean

PASTOUREAU, MICHEL. *Le Taureau. Une histoire culturelle*. Paris, Éditions du Seuil, 2020, 160 p. ISBN 978-2-02-144922-8.

À la ferme familiale, on ne prononçait jamais le mot taureau. Je n'ai pas le souvenir de l'avoir entendu dans les fermes circonvoisines. Le trinôme taureau, bœuf et vache se résumait au binôme bœuf-vache avec la double particularité que le bœuf était prononcé au singulier à la manière de son pluriel et qu'il n'était pas un taureau castré, du moins servait-il de générique pour désigner les deux états du bovidé mâle. Aujourd'hui, je m'explique cet état de fait de deux manières. D'abord nous ne gardions qu'un seul bœuf, qui faisait